



Quelques éléments de réflexion sur la comparaison en sociologie

Michel Koebel

► To cite this version:

Michel Koebel. Quelques éléments de réflexion sur la comparaison en sociologie. Séminaire méthodologique du projet de recherche inter MSH TransSPORT(S), Dec 2021, Grenoble, France. <hal-03471684>

HAL Id: hal-03471684

<https://hal.science/hal-03471684v1>

Submitted on 4 Feb 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC 4.0 - Attribution - Non-commercial use - International License

Quelques éléments de réflexion sur la comparaison en sociologie

Michel Koebel, professeur en sociologie

La première chose à affirmer, c'est que, la plupart du temps, les interprétations en sociologie n'auraient aucun intérêt (et même aucune validité) sans y appliquer le principe de comparaison.

→ Lorsqu'on recueille des données et qu'on les livre de manière brute, il est quasiment impossible de leur donner du sens sans les comparer à d'autres données. Le sociologue le fait parfois plus ou moins consciemment dans sa tête, parce qu'il a une culture sociologique – il connaît déjà la société et déjà un peu le terrain qu'il étudie – et il va d'emblée savoir donner du sens à des données mêmes brutes.

Toute la question est de savoir à quelles autres données on va les comparer !

Les données brutes, c'est le degré zéro de la comparaison.

→ C'est le dénombrement d'une occurrence, d'un fait, de comportements

Ex : Il y a eu 500 participants à une randonnée transfrontalière organisée par l'Eurodistrict Strasbourg Ortenau

→ Mais je dirais que même le tri à plat, c'est du degré 0.

Ex : Il y a eu 350 Allemands et 150 Français.

Le tri à plat, ça n'a aucun relief !

On pourrait alors se poser plusieurs questions pour essayer d'accéder à la signification de ces données.

→ 500, c'est beaucoup ou c'est peu ?

Cette première appréciation, cette première caractérisation des données brutes ne peut être résolue que si l'on compare l'événement (dans cet exemple, mais ça peut être des comportements, des faits, etc.) à d'autres événements. Par exemple à un événement similaire, si d'aventure cet événement est régulier et a lieu chaque année, dans le but de voir une évolution du chiffre de la participation : plus ou moins que les années précédentes ?

→ Mai, s'il y a une variation, peut-on en conclure sur l'engouement grandissant ou déclinant de la population pour cet événement ? → Pas sûr !!

On est alors amené à approfondir l'analyse pour essayer d'en savoir plus sur, par exemple, le contexte de l'événement, sur toutes les autres données qui peuvent influencer la participation :

- Peut-être l'événement se déroule-t-il alternativement en Allemagne et en France ? Est-ce que cela a une influence sur la participation ?

- Peut-être que l'information à propos de l'événement s'est améliorée ? Il faut en savoir plus sur les modes de communication : certains sont accessibles facilement (comme la communication faite par l'organisateur), d'autres plus difficilement (le bouche à oreille, etc.)
- Peut-être que la météo était moins favorable ?
- Peut-être que le même jour a eu lieu un autre événement, plus attractif qui a démobilisé les participants potentiels de l'événement étudié...

Et il peut exister bien sûr bien d'autres données plus difficilement accessibles, comme la part de participants fidèles à l'événement (qui ne le manqueraient sous aucun prétexte) et de ceux qui ont une participation plus aléatoire, sporadique... La difficulté d'accessibilité peut provenir aussi du sociologue lui-même parce qu'il ne va pas y penser, et ce pour différentes raisons (il ne fait pas partie des groupes sociaux qu'il étudie et les connaît peu dans leurs habitudes autant dans les comportements que dans les représentations...).

→ Il faudrait étudier par exemple, au-delà des données brutes, les stratégies d'incitation à la participation (comme les cadeaux annoncés, un repas gratuit, un tirage au sort des participants avec cadeau à la clé...) qui peuvent être différents selon l'organisateur, et qui peuvent inciter à la participation ou le contraire (la gratuité peut faire fuir certains groupes sociaux...) → penser au coût socio-économique de la participation à l'événement (éloignement, nécessité d'avoir un moyen de transport, un équipement particulier, la non maîtrise de la langue, etc.)

→ Parfois, et c'est un clin d'œil aux Alsaciens, la participation est conditionnée par la présentation d'un certificat médical (nécessité en France, pas en Allemagne, comme l'a rappelé Adrien Gateau dans son compte rendu d'enquête).

Ainsi, la comparaison dans le temps, pour rendre compte de l'évolution d'un phénomène, n'est pas aussi simple qu'on l'imagine de prime abord.

On adapte ainsi les analyses et leur présentation graphique) en intégrant des calculs, par exemple, de correction de variables saisonnières, des évolutions « en euros constants » (qui tiennent compte de l'inflation), etc.

Ensuite, le chercheur est souvent confronté à un problème de méthode de recueil des données, qui peut différer selon les années et selon l'enquêteur. Ex : la pratique sportive, les enquêtes successives sont faites soit par des fonctionnaires peu formés ou par des sociologues qui, comprenant l'ambiguïté de la définition du sport ou de la pratique sportive, qui peut différer selon le répondant, vont essayer de résoudre la difficulté par une définition autogénérée (où le sport, c'est ce que font les personnes quand elles disent

qu'elles font du sport). → Il devient ensuite illusoire de comparer des résultats d'enquêtes si différentes...

Ces problèmes de comparabilité dans le temps en fonction des méthodes de recueil de données peuvent être résolues dans certains cas par des baromètres (qui essaient de garder d'année en année les mêmes méthodes de mesure) ou encore des suivis de cohortes.

→ Vous connaissez tous le plus récent baromètre des pratiques sportives en France. Quand on voit un graphique intitulé « Évolution 2018-2020 de la non-pratique selon le genre » (page 65 de l'édition 2020), on peut sérieusement se poser des questions sur les compétences sociologiques au sein de l'équipe chargée de ce baromètre.

Dans l'Eurobaromètre, peut-on mettre en parallèle le taux de pratique sportive dans les différents pays membres de l'Union européenne sans questionner les statistiques sur le sport produites dans des contextes institutionnels, culturels et politiques différents ? On remarque en effet que les statistiques européennes reposent sur des données dont les définitions et les conditions d'élaboration sont fort différentes selon les organismes nationaux spécialisés qui les produisent.

→ Sur le suivi de cohortes, je voudrais citer une étude réalisée par Anne Muxel sur l'expérience politique des jeunes, dont le vivier de répondants avait diminué d'année en année (de 3 000 environ à 400 à la fin). Cette diminution n'est pas un problème en soi. Ce qui est problématique, c'est que tout était fait comme si ces 400 « rescapés » pouvaient être représentatifs de la jeunesse (des jeunesses, devrait-on dire). À aucun moment n'ont été comparées les caractéristiques de cet échantillon final par rapport à l'échantillon initial, ce qui est une donnée essentielle pour la validité de l'analyse.

Lorsque l'on s'intéresse à la jeunesse, trois effets se croisent sans que l'on puisse toujours attribuer un phénomène concernant la jeunesse à une simple question d'âge. Ces trois effets sont à connaître et à reconnaître quand on étudie la jeunesse et que l'on essaie de la définir ou de comprendre certains phénomènes que l'on croit liés à la jeunesse.

Effets d'âge

Il y a effet d'âge quand des différences de comportements ou de représentations s'expliquent par des âges différents. Dans ce cas, le comportement des moins âgés doit devenir identique aux plus âgés en vieillissant, d'où l'importance de l'âge comme variable explicative du phénomène. C'est l'effet du vieillissement.

Effets de cohorte

Il y a effet de cohorte quand les différences de comportements restent identiques avec le temps. Ce sont des effets de génération. Ils sont dus à des conditions particulières de socialisation liés à des événements particuliers ou des idées répandues à une certaine époque : des cohortes d'individus ont des conditionnements identiques. Il faut prendre en compte la date de naissance comme variable explicative (en reconnaissant et y intégrant les conditions particulières évoquées).

Effets de période

Il y a effet de période quand certains événements ont une influence sur l'ensemble des cohortes que l'on peut analyser. Si une enquête date d'avant ou d'après le 11 septembre 2001. Avant ou après 1968. Avant ou après la seconde guerre mondiale, etc. La variable à prendre en compte est la date d'observation.

Effets conjugués

Dans la réalité, ces trois effets jouent concurremment et leur analyse combinée est très complexe.

Différents types d'enquêtes sont possibles pour rendre compte de ces divers effets :

- le traitement secondaire de données statistiques nationales,
- des enquêtes rétrospectives,
- des enquêtes longitudinales.

Mais on n'a pas souvent l'occasion de faire des études sur des périodes longues. On fait une enquête, une étude à un instant t .

Ce qu'il faut prendre en considération alors, c'est que les faits et les comportements observables à cet instant t sont le produit non seulement de conditions actuelles (qu'il faut essayer de saisir et de prendre en compte), **mais aussi de conditions antérieures !**

Ce qui a pour conséquence que les faits et les comportements sont en cours de transformation, mais aussi que leur signification peut varier !

→ La trajectoire des individus/des groupes peuvent différer (deux personnes peuvent être positionnées au même endroit dans l'espace des positions sociales à l'instant t , mais elles vont dans des directions différentes et peut-être opposées : trajectoire ascendante/descendante, en promotion sociale, en déclin social ou en reconversion sociale ; ou en maintien de position, etc.)

→ Les cultures des individus/des groupes/des pays que l'on essaye de comparer peuvent être différentes. Et, dans les pratiques transfrontalières, le degré de maîtrise de la langue de l'autre est un élément culturel de premier ordre (avec d'autres bien sûr) comme le signalait Evelyne Mourguy ce matin.

Ex : Une pratique n'a pas la même signification/la même valeur quand elle est pratiquée dans son propre pays ou un pays étranger (pratiquer la plongée en France, c'est différent pour un Allemand et pour un Français) ou un pays lointain : effet de dépaysement.

Autre ex : Les pratiques n'ont pas le même prestige pour la population étudiée selon le pays ou la région (le rugby/le foot, pratique plus ou moins populaire selon la région de France ; la danse de salon fait partie de la culture allemande, même chez les jeunes, chez les ados, alors que des ados qui pratiqueraient la danse de salon seraient le plus souvent considérés par leurs congénères comme ridicules... Mais comme les indicateurs sont souvent différents entre les deux pays, difficile de faire des graphiques communs (cf. Adrien Gateau).

Pour finir, je voudrais évoquer quelques réflexions que j'ai tirées d'un article que William Gasparini et moi avons publié en 2015 en introduction d'[un dossier de la revue *Sciences sociales et sport*](#) sur le comparatisme réflexif, et que je vous recommande vivement de lire si ce n'est pas déjà fait. L'un des articles a d'ailleurs été écrit par Clémence Perrin-Malterre.

On peut observer une tendance de plus en plus fréquente aux pratiques de comparaison entre pays ou entre villes comme méthode de connaissance prétendument légitime des sociétés et comme méthode de gestion de politiques publiques, aussi bien au niveau européen que dans des territoires nationaux ou infra nationaux.

Le sport n'échappe pas à cette tendance générale : plus les sociétés se mondialisent, plus elles ont recours aux études comparant tant les pratiques et les politiques sportives, dans des espaces, des aires culturelles ou des pays différents, que les résultats sportifs des nations obtenus dans les grandes confrontations internationales. La comparaison est d'ailleurs au fondement même du sport de compétition dès lors que la performance suppose l'existence d'un classement permettant de discriminer les sportifs et leurs résultats. Mais vous avez compris que l'approche comparative en sciences sociales relève d'une démarche construite et spécifique.

Dans le premier cas, on a affaire à une comparaison comme « mode » (aux deux sens du terme) de « gouvernance » alors que dans le second, il s'agit d'une technique d'administration de la preuve en tant que chaque élément comparé est conçu comme un « analyseur » de l'autre

La comparaison se confond souvent avec le *benchmarking*, qui consiste à hiérarchiser pays, organisations ou individus en fonction de critères variés fixés au préalable, puis à récompenser les plus « performants » tout en stigmatisant les derniers classés. On a tendance à user et abuser de « l'argument statistique ». Avec l'émergence d'États convertis à la *doxa* néolibérale, l'action publique s'appuie de plus en plus fréquemment sur des indicateurs chiffrés destinés à fournir des évaluations de la « performance » des différentes actions politiques. Ainsi en est-il des études comparatives réalisées par les experts européens dans le domaine de l'éducation par le sport ou de l'organisation sportive aboutissant à la définition de « *best practices* » repérées dans les différents pays européens et reposant sur l'illusion qu'il existerait des « modèles sportifs » que l'on pourrait exporter indépendamment des contextes sociopolitiques, économiques et culturels.

Il faut donc distinguer la comparaison *fonctionnelle* et *institutionnelle* de la comparaison *approfondie* visant la compréhension des phénomènes étudiés – en tenant compte des contextes qui contribuent à les produire et à les structurer – et pas seulement leur mise en relation fonctionnelle dans un but instrumental.

Adeptes déclarés du comparatisme, Marc Bloch définissait ainsi la comparaison : « la pratiquer, c'est rechercher afin de les expliquer les ressemblances et les dissemblances qu'offrent des séries de nature analogue, empruntées à des milieux sociaux différents ». Scientifiquement menée, la comparaison – internationale ou historique – peut alors contribuer à mieux comprendre les effets respectifs du contexte politico-institutionnel (local, national ou européen), des conjonctures et des cultures des groupes sociaux sur le fait social étudié.

En sociologie du sport, la comparaison consiste à rendre comparables des « unités » d'analyse profondément enfouies dans des histoires, catégories et langues nationales ou régionales singulières. Elle encourage le chercheur à relativiser ses résultats par les contrastes mis au jour et à prendre davantage de distance par rapport à ses propres *a priori* culturels.

On peut se demander s'il existe une analogie entre le match de football et le rituel religieux ?

Cela peut paraître incongru, mais en analysant la passion pour le football à Marseille, Naples et Turin, Bromberger avait déjà relevé la pertinence et les limites de l'analogie entre la passion des supporters pour ce sport et la ferveur religieuse. La comparaison indique d'abord des éléments de convergence entre ces deux faits sociaux, au niveau de la forme (cadre spatial, rythmes temporels,

modes de regroupement spécifiques), du fonctionnement (déroulement selon un scénario programmé, remise en question des hiérarchies ordinaires), du comportement (effervescence, ferveur, croyance) et enfin des « affinités symboliques » (opposition du nous aux autres, dichotomie entre la vie et la mort, le juste et l'injuste).

La comparaison nous aide à mieux comprendre le réel en prenant de la distance par rapport à ce qui nous est familier, en classant les objets, en expliquant et en généralisant. Au-delà de ses usages différenciés, la comparaison apparaît comme une méthode cognitive très féconde, dès lors que le chercheur adopte une démarche rigoureuse : mobilisation de concepts précisément définis, construction de la problématique de recherche, justification et pertinence du choix des unités comparées, observations de terrain, analyse, interprétation et explication, formalisation et théorisation.

Dans le cas de comparaisons internationales, d'autres précautions s'imposent : réflexion sur le statut du comparatiste et l'effet de l'ethnocentrisme ; interprétation des ressemblances et différences ; modalités de généralisation, de manière à éviter l'arbitraire des comparaisons terme à terme. En ce sens, comme l'enseignait Marc Bloch, l'acte de comparer permet non seulement la réflexivité scientifique, mais il désigne aussi l'objet observé : des sociétés composées d'acteurs – sportifs, élus, journalistes, chercheurs... – qui ne cessent de qualifier les sports par comparaison, tout comme leur propre situation.

La comparaison de territoires – et des acteurs et organisations concernés – peut se faire aussi dans un cadre transfrontalier. L'analyse comparative, pour prendre tout son sens, doit reposer ici sur la prise en compte de nombreuses variables, qui peuvent expliquer les ressemblances et différences constatées : les conditions d'existence des familles, leurs trajectoires, le type de rapport entretenu avec la religion, mais également les différences de systèmes éducatifs et plus largement le système d'offre spécifique s'adressant à ces publics particuliers. L'exercice est d'autant plus périlleux que les facteurs explicatifs s'imbriquent les uns dans les autres, et que la complexité croît avec la finesse d'analyse.

J'espère que ces quelques éléments, issus aussi bien de mes propres recherches au cours des 20 dernières années que d'une réflexion commune avec William Gasparini, vous aideront à mieux relativiser vos analyses actuelles et futures. Je vous remercie !